

FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE.

Histoire d'un Trésor.

XLI

Cela dura peu de temps. Torancy marcha fermement et directement sur lui, la lame basse, l'œil ouvert et vigilant. Roland se baissa pour s'élancer. Le bras du capitaine s'abattit en ce moment sur celui avec lequel le jeune homme tenait son arme. Valrémy tenta de se dégager par un violent effort. Mais la main de Torancy s'était refermée comme une tenaille et la pression, sous l'énergie surhumaine qu'il déployait, allait toujours croissant.

Les muscles efféminés de Roland se fatiguèrent bientôt de la lutte et se détendirent. Alors, Torancy, sans un frémissement, le regarda avec une fixité terrible, un froncement de narines qui sentait son lion et témoignait de son implacable courroux.

Le malheureux jeune homme, dès qu'il se vit perdu, voulut être brave jusqu'à la fin. Il n'opposa pas de résistance et mourut sans une plainte.

Ainsi fut accomplie la vengeance du capitaine, qui retrouva dans cette minute toutes les passions féroces qui l'agitaient naguère dans les batailles de sa jeunesse. Il s'adressa à celui qui l'avait assisté :

— Ai-je bien agi et loyalement fait ? demanda-t-il.

— Oui, mon capitaine, foi de Bassinet ! répondit-il.

— Alors, mon brave, tu vas prendre ces deux chiffons de la banque et déguerpir en Belgique. Je vais écrire ma déclaration que tu signeras et que tu laisseras ici.

Quand ce fut fait, l'ex-grognard mit sa croix au bas, sans lire.

— Mais vous-même, dit-il, on vous mettra à l'ombre.

— Ne t'inquiète pas de moi, Bassinet, et file. Adieu, mon pauvre vieux. Te souviens-tu de Dresde, où nous fumions la pipe sur un canon démenté et sous le feu d'une batterie russe. Le petit caporal est passé, qui a dit de nous à Gouvion-Saint-Cyr : Voilà de braves gens ! Bassinet, c'était là le bon temps !

Il s'en alla vers la Seine et descendit les escaliers qui mènent à la Grève du fleuve entre le Pont-Neuf et le pont des Arts.

Il faisait un froid noir et triste. La rivière charriait par extraordinaire, à cette époque, quelques gros glaçons qui passaient à ses pieds avec bruit.

Il sourit.

— C'était ainsi, dit-il, la nuit de la Bérézina.

Ce fut sa dernière parole en ce monde. Il se drapa dans son manteau, un vieux manteau rapiécé en mille endroits qui avait fait les campagnes de Torancy depuis 1810. Les bras pris dans l'étoffe, il se glissa dans ce fleuve qui a ravi tant d'existences et ne se lasse jamais de ses fatales récoltes.

Quant à Bassinet, laissant en évidence sur la table le papier qui devait servir à constater le genre de décès du mort et voulant se donner de l'avance sur les juges, il ferma la porte à double tour, laissant le corps de Valrémy baignant dans le sang, qui couvrait sur le carreau et tombait goutte à goutte avec un clapotement funèbre.

XLII

Dans les riches appartements de Madeleine, une vingtaine de personnes attendaient Valrémy. Au bout de deux heures, on commença à se demander ce que signifiait cette absence. Madeleine devint

très nerveuse et très inquiète. Rolly lui-même se troubla un peu. A minuit, les jeunes gens crurent à un accident et sortirent pour aller aux nouvelles. La nuit se passa ainsi. Madeleine s'était dépouillée de ses parures et pleurait. Rolly interrogeait en vain tous les bruits de la rue. Les valets envoyés dans toutes les directions revenaient l'un après l'autre. Nul n'avait retrouvé sa trace. Le cocher de M. de Soranges l'avait descendu au coin de la rue Jacob. Voilà tout ce qu'on put apprendre.

Ces recherches durèrent trois jours. La police de Paris fut tout entière sur pied inutilement. La marquise était arrivée et remuait des mondes pour savoir ce qu'était devenu son petit-fils. La vieille dame déployait une activité sans exemple à son âge. Elle était partout à la fois et harassait dix attelages par journée.

Le soir du troisième jour, Madeleine, sur le conseil de Rolly, s'en alla tout au travers de Paris, au hasard, espérant trouver, avec cette prescience qu'ont les amantes, ce que tant de limiers n'avaient pu découvrir.

— Vous verrez que je le retrouverai, disait-elle chemin faisant à Rolly, avec une confiance passionnée. Où il est, mort ou vif, mon cœur me mènera.

Comme ils passaient sur le quai, à hauteur de l'esplanade des Invalides, ils virent deux bateliers qui appelaient à l'aide. Le corps d'un homme s'était embarrassé dans leurs filets et ils le ramenaient à terre avec beaucoup d'efforts. Quelques curieux s'étaient rassemblés ; on transporta le cadavre dans un secours de noyés.

— Entrons là, dit vivement Madeleine ; c'est peut-être lui.

— Laissez-moi du moins m'en assurer, répondit Rolly ; songez qu'une pareille émotion vous tuerait.

— Monsieur de Vaudricourt, vous ne me connaissez pas, dit-elle fièrement. Je suis la fille de mon père, dont l'énergie ne fut jamais si haute que dans les épreuves.

Elle entra.

C'était un lieu bas de plafond, ayant le pavé fangeux pour sol. Il y avait là une sorte de lit de camp sur lequel un homme était étendu sur le dos, la face gonflée et violacée, les membres rigides. On le dépouillait de ses vêtements qu'on accrochait derrière lui. On respirait dans cette salle une morne odeur de cadavre. C'était bien l'asile passager de la mort, l'endroit où l'on vient contempler non la vie terminée, mais la misère tarie. On avait froid en entrant. Madeleine ressentit d'abord toutes ces impressions, mais elle n'y fit nulle attention, absorbée qu'elle était par l'examen de ce visage à demi méconnaissable.

Insensiblement, comme à travers un voile qu'on éclairerait par degrés, la figure de Torancy lui apparut sous cette lampe funèbre dont la lueur tombait d'aplomb sur le noyé. Elle poussa un cri terrible. Toutes les angoisses de son âme avaient passé dans sa voix... Puis, se précipitant contre Rolly avec une horreur et un effroi sans limites :

— Monsieur ! dit-elle, monsieur ! c'est mon père, qui est là ! Otez-moi d'ici, emmenez-moi, je ne puis pas m'en aller seule... Oh ! l'affreuse chose ! Oh ! n'est-ce pas que ce n'est point moi qui l'ai tué ! Oh ! malheur ! malheur !

Elle tomba à la renverse. On la porta dans un fiacre qui la ramena chez elle sans qu'elle reprit ses sens.

A cette heure, la pauvre Madeleine devint folle. Sa raison s'éteignit sous le coup de cette punition divine. Mais par un revirement étrange et par une autre justice du Tout-Puissant, elle eut dès cet instant l'intelligence de ce qu'avait été l'amour passionné et un peu étrange de Torancy, ce fut la seule qui lui resta. Tout le jour, suivant ses poétiques expressions, l'insensé lui conta son cœur. Tout fut perdu dans ce naufrage de l'âme, tout, jusqu'au souvenir de Roland.

Rolly, le doux sage qui l'avait soutenue et qui

l'aimait, continua sa tâche et remplaça pour la pauvre fille le père sans pareil qu'elle avait perdu. La pitié, la charité sans bornes de son âme se concentrèrent sur cette souffrance. Il la ramena à Senlis et la remit aux soins de Margotte. Elle était obéissante et douce comme un enfant. La vieille maison cacha, non plus la fille du vieux soldat de la garde impériale, mais une ombre dont la pensée est absente et dont la folie s'attache au passé. Un pauvre bossu l'a prise sous la protection de son amitié réparatrice. Il utilise ainsi sa vie.

Enfin on retrouva le corps du comte de Valrémy. On le rapporta chez la marquise. C'était le dernier rejeton de sa race. L'orgueil abattu, la douleur de sa perte, la plus sensible de toutes, car dans ce cœur ossifié, Rolland était la dernière affection qui avait survécu ; enfin la pensée que sa famille illustre s'en allait avec elle, la conduisit en huit jours à la tombe.

Quand elle mourut, personne que Rolly ne assistait à son heure suprême. Elle comprit par cet abandon que ses dédains avaient amené, non l'envie ni la haine, mais l'indifférence, le sentiment que sa hauteur aristocratique eût le moins pardonné. Mais sa fierté ne l'abandonna pas, et sa dernière parole distincte fut celle qu'elle dit à son neveu avec un sourire à demi effacé par la mort.

— Allons, Rolly, le temps des marquises est passé ! Et ses doigts s'agitaient encore, essayant de jouer cette fameuse marche des gardes royales.

Autour du cercueil et dans les cérémonies primitives qui la conduisirent à sa dernière demeure, il n'y eut que des personnes de haut rang qui, par convenance et par esprit de caste, quelques-une à peine par souvenir, ne voulurent pas qu'elle allât seule au champ du repos. Mais le bien qu'on a fait, dont la mémoire entoure les tombes de respect et de couronne, ne l'escortait pas. La foule, qui juge sans appel et sans erreur les existences bien remplies, les vertus réelles, la regarda passer sans se mêler au cortège.

Un fastueux tombeau couvert d'armories, caché sous des ifs au feuillage sombre, renferme sa dépouille et la sépare de ce commun des hommes qu'elle a tant méprisés.

A peu de distance, on voit une simple pierre blanche entourée de buis, de gazou et de myosotis des champs. Malgré vingt années, on peut encore y lire cette simple inscription :

AU CAPITAINE

JEROME-MARIE TORANCY,

SA FILLE MADELEINE.

Aujourd'hui Rolly habite le château Ormes qu'il a hérité de sa tante. Un élégant pont mène du parc au jardin où s'est noué ce triste drame.

On voit parfois celle qui fut Madeline, errante à travers les allées de noisetiers et de néfliers. Elle est vêtue d'une robe noire qui fait paraître sa pâleur plus mate et ses yeux plus brillants. Elle est toujours belle.

Parlez-lui de Rolland, elle s'arrête et cherche dans ses souvenirs :

— C'est le monsieur de la forêt, dit-elle.

Voilà tout ce qui reste en son esprit de cette longue histoire que nous venons de raconter. Elle rit, elle chante, et les oiseaux du ciel n'ont pas le cœur plus libre. On s'arrête quelquefois pour entendre du dehors l'éclat de ces joies qui ont quelque chose d'enfantin et de charmant. Si vous longez ce mur, si vous attendez cette voix attrayante, ne l'écoutez pas, ce n'est plus une créature de ce monde, c'est le rêve d'un homme qui n'est plus, c'est le trésor du capitaine Torancy.

(Fin.)